

Séance
solennelle
d'ouverture
de la
conférence
du Stage

du 23 mars 2001

DISCOURS

de M. le Bâtonnier MATHEU

"Lacenaire ou le mortel plaidoyer"
par Maître Nicolas RAYNAUD de LAGE

Eloge de Maître Jean CRUPPI
par Maître Jeanne ESPAÑOL



**“LACENAIRE OU LE MORTEL PLAIDOYER”
par
Maître Nicolas RAYNAUD de LAGE**

Messieurs les jurés, mon avocat, Maître BROCHANT, vient de faire une vibrante plaidoirie afin de vous demander de laisser ma tête sur mes épaules.

J'ai écouté avec attention les propos de mon Conseil qui, il faut bien le dire, m'ont émus tout comme ils ont dû vous émouvoir.

Mais, je vous le dis bien haut et bien en face, en cet an de grâce 1836 : moi, PIERRE-FRANÇOIS LACENAIRE, je vous réclame la mort !

Depuis 8 mois, chaque nuit, la mort est assise à mon chevet ... de grâce vous ne pouvez m'en faire ; je ne vous en demande pas ; je ne l'attends pas de vous, je n'en veux pas ; elle serait inutile.

C'est pourquoi, Monsieur l'Avocat Général, il est bien superflu de me présenter d'emblée comme un scélérat sans pareil dans notre Histoire !

Mais cela ne me gêne pas, puisque, comme je le proclame, je veux la guillotine.

Cela pourrait même me flatter, mais hélas c'est très loin de la vérité.

Quitte à compromettre l'intérêt du spectacle, il faut bien se rendre à l'évidence, je n'ai tué de mes mains que deux personnes. Deux, pour tout potage ! Et deux fripouilles: un receleur notoire, (par ailleurs tristement célèbre pour ses goûts antiphysiques), et sa mère, qui lui servait à la fois de complice et de maquerelle. Vous parlez d'un tableau de chasse !

Et loin de moi, l'idée de me disculper en diffamant mes victimes.

En réalité, ce sont les impressions d'enfance qui ont changé ma nature première en me persuadant que, privé des caresses de ma famille, en butte à de mauvais traitements, je n'avais pour ne pas être brisé, que la ressource de m'armer d'un cœur d'airain et d'une fermeté à toute épreuve.

J'ai donc choisi l'assassinat comme moyen de ma propre conservation et pour assurer mon existence.

Que pouvais-je faire d'autre dans ce berceau familial qui m'avait désiré autant que l'on espère la gale ou le typhus.

Mon père, qui n'a rien trouvé de mieux à 47 ans que d'épouser la fille de sa logeuse alors âgée de tout juste 18.

Mon père, qui incarne mieux que personne, l'autorité bornée, la froideur, l'esprit étriqué, l'ordre stupide et le dogme d'un petit dictateur. Plus catholique que le Pape, plus royaliste que le Roi, sa raideur n'a d'égal que son fanatisme.

Mon père, ennemi des novations et des plaisirs de la vie, au caractère sauvage et irascible. Quinquagénaire râblé, la mine couperosée et émaciée, le regard fielleux, ressemblant davantage au Grand Inquisiteur qu'au titulaire d'un quelconque amour paternel.

Mon père, ce courtaud emprunté de rusticité, ce vieillard stupide, cet adulte hébété et sectaire n'aura de cesse que de me chasser de son toit.

Quant à ma mère, elle était parfaite. Son seul défaut c'est d'avoir oublié de m'aimer. Elle n'en a eu que pour mon dadais de frère à l'obésité précoce, à l'incapacité désespérante, au langage obséquieux et aux manières serviles, toujours complaisamment courbé devant elle et mon furieux de père.

Le jour de mon départ pour la pension, départ auquel elle avait largement contribué en pressurant mon père pour cela, elle me serra contre elle, me couvrant de baisers, m'accablant de caresses, comme si elle se décidait enfin à m'aimer. Vaste illusion.

Mais, j'ai résisté. Tous les enfants finissent par dévorer le ventre de leur mère.

Ma mère, ma vraie mère, c'est cette brave MARIE qui m'a accueillie chez elle dans sa ferme pour les jeudis et les dimanches loin de la pension de SAINT-CHAMOND.

La face burinée par le travail des champs, gardant malgré cela sur son visage l'expression d'une enfant, toujours tête nue et le cheveu en bataille, souvent la sueur au front, toujours le sang aux joues. Malgré son corps robuste et ses larges épaules, elle était si fragile, si flageolante, gardant malgré son teint pâle, l'œil toujours vif. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, elle qui n'a jamais eu d'enfant, a su mieux que ma propre mère (qui en eu 13), dispenser attentions et amours maternelles.

Que de fois ne m'a-t-elle consolé ! Que de fois elle a mêlé ses larmes aux miennes pour tenter de détourner le fiel dont elle voyait mon cœur se gonfler.

Mais revenons à cette fameuse pension de SAINT-CHAMOND tant désirée pour moi par ma mère.

Comparé à ma famille, le collège de SAINT-CHAMOND me parut agréable. J'y travaillais si bien qu'à la fin de l'année j'eus le prix d'excellence. Mais qu'est-ce que le triomphe devant des gens qui ne vous sont rien ? Que ce soit mes professeurs à la figure morose, sournoise et ascétique, mes camarades, à la face de carême, pétri d'hypocrisie monacale, sérieux comme de petits papes, au visage stupide, blafard et cafard, tout suscitait en moi nausée et dégoût.

SAINT-CHAMOND, ses toits grisâtres, ses mornes cours de récréation, sa chapelle glaciale. Comment pouvez-vous ressortir indemne de 5 heures quotidiennes de messes, d'offices, de sermons et de vêpres assénés par des octogénaires gesticulants vous éclaboussant de prédications furibondes contre tout ce qui respire ? Le péché, pour eux, n'étant même pas d'être heureux, même pas de vivre, mais d'oser encore respirer...

Seul avait grâce à mes yeux, Monsieur RUFFAY de LUSIGNAN qui ne m'a jamais interrogé sans que j'éprouve du plaisir, je ne l'ai jamais quitté sans que j'éprouve un regret. Je le déteste tendrement, son seul contact vous force à devenir meilleur. Quand on est si parfait, on pourrait au moins avoir la politesse d'être laid.

Lors de ma dernière semestrialité au lycée, le tronc de la chapelle de l'école fut fracturé, l'enquête rondement menée et le coupable tout désigné: moi.

Ironie du sort, la seule fois où je fus accusé ouvertement de vol, ce fut la seule fois où je n'avais rien fait.

Qu'importe me direz-vous, je payais au moins cette fois là pour toutes les autres où j'ai su tirer mon épingle du jeu. Car j'ai tout volé: des sacs, des bourses, des portefeuilles, ... et surtout les économies dans le porte-monnaie de ma mère.

Vous me direz que voler ses parents n'est guère qu'une avance sur héritage, mais il est terrible de constater comme on s'y habitue. Vous ne pouvez savoir l'aplomb qui m'est venu depuis le jour où j'ai commencé à voler ma mère.

Mon père profita de l'aubaine - mon déshonneur public - pour me mettre à la porte du foyer familial, c'est peut-être la seule vraie décision qu'il ait prise à mon encontre, la seule en tout cas qui me rendit service.

Libéré du joug paternel, je partais tenter ma chance à Paris car s'il l'on doit faire fortune, c'est bien à Paris et nulle part ailleurs !

Paris où se trouvaient les plus grandes fortunes, et les plus beaux... pigeons !

Mon système d'escroquerie aux fausses traites était imparable, me permettant d'amasser, en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire, de coquettes sommes d'argent. Mais n'allez pas croire que je me sois enrichi grâce à cela, car j'ai tout réinvesti... dans le jeu !

Locomotive, blackjack, poker,... ne me prenaient qu'une infime partie du temps passé dans les salles de jeu comparativement à la roulette ! Quelle ivresse ! Cette bille d'ivoire tournant, tressautant, rebondissant me donnait le vertige autant que les lampées d'alcool que j'absorbais durant ces nuits blanches afin de me tenir éveillé jusqu'à potron minet. J'engloutissais cognac et autre brandy en même temps que le croupier avalait mes mises. Qu'importe, le lendemain j'éditais d'autres traites et recommençais à dilapider mes avoirs faméliques.

Je naviguais de tripots infâmes en maisons de luxure et plongeais corps et âmes dans ces bouges ténébreux aux fenêtres étroites, aux pièces sombres et sales et m'abandonnais dans un de ces fumoirs exigus mais diaboliquement confortables.

Rien de tel que de ressentir ce vent de douce saoulerie qui souffle dans l'air confiné d'un boudoir ou d'une salle surchauffée par ces haleines d'absinthe et de liqueur, l'air imprégnée de sueur et de crasse.

Une odeur de mâle flottait mêlée avec celle de vin répandu. Les quelques ampoules nues descendant du plafond illuminaient le réduit sale et puant et y apportaient une lueur de jouissance douteuse. Le charme de la tenancière opérait...

Très vite on se perdait dans le flot de paroles, rauques, gonflées de mille rêves de luxure qui se transformait en un hymne de rut horrible et rugissant. La trogne luisante, la chemise largement ouverte sur une poitrine velue, les faces congestionnées suaient d'alcool, de vin et d'amour. Les buveurs, comme déchaînés, chantaient leur rentrée dans la vie, éphémère séjour, et le dernier pour beaucoup.

Cette foule monstrueuse, avinée, lasse de longs mois de privations, se vautrant - même les plus délicats - dans cette fange, seul plaisir qui leur soit offert. Les plus jeunes des convives, comme naufragé au milieu de l'Océan jetaient des regards perdus. Ils ne chantaient pas, calmes et froids, ils semblaient attendre la fin d'un calvaire.

Mais en réalité leurs yeux brillaient de convoitise et ne quittaient pas un coin de peau de rose découvert par le décolleté en pointe aguichant (et sans doute pervers) de la maîtresse des lieux. Quelle allure cette LOUISON ! Elle était pour tous ces buveurs d'un soir, à la fois la mère, la sœur, la fiancée, la confidente, l'amante,... Que de fois n'a-t-elle consolé tous ses hommes aux angoisses d'enfant ! Chacun s'y emmitouflant à moindre froid, à moindre peur, retrouvant un peu de tiédeur d'un sein, berçant doucement nos âmes.

Lorsqu'enfin dégrisé, je revenais à la réalité, une évidence s'imposait toujours à moi. Mes besoins grandissaient chaque jour davantage. Il me fallait donc un moyen sûr et efficace pour obtenir encore plus d'argent et surtout plus rapidement.

J'imaginai donc un stratagème imparable pour me conduire en prison afin de rencontrer ceux qui m'aideraient à m'introduire dans le seul milieu susceptible d'accéder à mes désirs, j'ai nommé : la pègre.

Mais j'ai bravé le danger en me disant,... au bout..., la vengeance !

Incarcéré à la Maison d'Arrêt de POISSY, il me fallait donc trouver là une de ces natures premières, un de ces êtres organisés fatalement pour le crime, un homme qui eut foi en moi et en mes capacités mais (qui restât un instrument docile entre mes mains,) un être qui ne sera que le bras alors que moi je serai la tête.

Cet homme fruste et illettré je l'ai trouvé en la personne d'AVRIL.

AVRIL, véritable esclave-né et âme damnée, doublé d'un être brutal, rustre et faible d'esprit... en somme le complice idéal car la rage de tuer ne m'a jamais quitté.

Mais les victimes de cette rage ne furent, ne vous en déplaise, qu'un ex-compagnon de cellule et sa mère grabataire qui vit, allongée sur sa paille, sans même pouvoir songer à se défendre, le regard résigné, ses yeux étrangers à toute supplique, l'agonie de son fils avant que je ne vienne marteler son crâne, avec la hache encore luisante du sang de sa progéniture à qui j'avais de surcroît fait subir la plus honteuse débauche.

Impossible d'évacuer ces images de figures grimaçantes, ses attitudes contorsionnées, la vision de ce corps cassé, coupé, marqué, mordu, la chair abîmée, la mémoire du sang et de l'odeur des cadavres, le souvenir du rictus obscène de la mort.

Si la victime était insignifiante, ce ne fut pas le cas du plaisir que j'éprouvais à lui ôter la vie.

Monsieur l'Avocat Général, grand esprit, capable de lire dans mon âme, du moins le croit-il, vous a conté avec *maestria* la jouissance que j'aurais ressentie en entendant leurs os craquer sous ma hache, en sentant sous mes doigts la chaleur visqueuse de leur sang et de leur cervelle mêlés, en voyant leurs yeux horrifiés sortir de leurs orbites.

Quelle jouissance effectivement... incomparable avec le maigre plaisir que j'éprouvais dans les bras de quelques gueuses cueillies dans les bas-fond et n'ayant comme toute ambition que d'assouvir mes plaisirs.

Mais mon plaisir suprême ne se trouve que dans l'exaltation de sentir la vie céder le pas à la mort. Celle des autres d'abord. La mienne aujourd'hui.

La menace de la guillotine en récompense de mes larcins n'a jamais été dissuasive à mon égard, bien au contraire !

Depuis le jour où mon père me l'a promise en rétribution de mes exactions, je fus obnubilé par cette quête. Tout mon être et mon esprit ne furent plus tournés que vers cet ultime but : seul en haut de l'estrade, en bras de chemise, le col coupé en prévision du triangle de fer, avançant crânement vers mon destin, sans peur ni forfanterie, l'immensité de la foule à mes pieds, la foule frémissant à mon arrivée, la foule qui se tait, suspend son souffle à mes pas, puis reprend ses jacasseries à mots couverts de peur de me faire fuir, les yeux rivés sur ma nuque tondue de frais, attendant les péripéties du spectacle, tendant l'oreille pour entendre le sifflement du couperet, sa rencontre chuintante avec ma nuque, la foule clôturant mon destin d'une clameur enthousiaste au moment même où ma tête se détache de la lunette... Que de fois n'ai-je donc été guillotiné rêve... Aussi, je crains que mon exécution réelle n'ait plus pour moi le charme de la nouveauté.

Mais ne croyez pas que cette décision fut facile à prendre car je me suis longuement interrogé sur la meilleure façon de mettre fin à mes jours. L'eau ? Non, on doit trop souffrir. Le poison ? Je ne veux pas qu'on me voit souffrir, ma beauté en eut pâti. Le fer ? Oui, ce doit être la mort la plus douce. Dès lors ma vie devint un long suicide ; je ne fus plus mien, j'appartenais au fer. Mais au lieu de couteau ou de rasoir, je choisis la grande hache de la guillotine. Cependant, je voulais que ce ne fût qu'une revanche. La Société aura mon sang, mais j'aurai du sang de la Société !

Bien évidemment, j'aurais pu me pendre, mais personne n'en aurait fait cas. Avec la guillotine, les journaux en parlent, la foule se presse, ma mort prend alors un véritable sens.

Ne voyez-vous donc pas qu'à la seule idée de monter sur l'échafaud mes yeux exultent d'une indiscutable jouissance.

Cependant, je ne suis pas un criminel, mais un artiste !

D'ailleurs, mon procès a permis au Tout-Paris de me connaître enfin. Soyez-en remerciés messieurs de la Justice. HUGO, MERIMEE, ARAGO, BALZAC, LAMARTINE, CHATEAUBRIAND ou encore GEORGE SAND se pressent en rangs serrés pour voir la tête, encore sur ses épaules, de celui qui les a tant éblouis.

J'ai écrit des vers magnifiques, forts, à l'image de la vie qui fut la mienne.

Monsieur l'Avocat Général a jugé mes écrits sordides et néfastes. ARAGO quant à lui, en était fasciné. Il disait pouvoir lire à travers mes vers la beauté de mon âme. Quelle naïveté !

Permettez-moi de me citer :

*Maudissez-moi, j'ai ri de vos bassesses,
J'ai ri des Dieux par vous seuls inventés ;
Maudissez-moi, mon âme sans faiblesse
Fut ferme et franche en ses atrocités.
Pourtant cette âme était loin d'être noire.
Je fus parfois béni des malheureux.
A la vertu si mon cœur eu pu croire,
N'en doutez pas, j'eusse été vertueux.*

Preuve, n'est-ce pas, que l'être humain ne parviens jamais au seuil de la négation absolue.

Maudissez l'assassin, mais pleurez l'écrivain.

J'ai un langage qu'on n'attend pas dans la bouche d'un assassin. Je le sais, et je m'en sers... Eh oui, je vous dois un dernier aveu : j'aime séduire. Je veux rester dans vos mémoires un des assassins des plus séduisants, un égorgeur enjôleur et causeur d'un talent fou.

Ce talent d'écrivain je l'ai d'ailleurs mis à l'épreuve depuis mon arrestation. J'ai le plaisir de vous annoncer que ma première œuvre littéraire majeure, première et dernière mais néanmoins remarquable, touche à sa fin. Mais au fond, l'idéal serait que les deux coïncident : le bout de mes Mémoires et celui de ma chienne de vie... Une superbe phrase de fin et... rrran, le couperet pour le tout !

Messieurs les jurés,... cher public,... vous avez été tellement excités par la perspective de mon exécution annoncée depuis si longtemps que je serais ingrat de ne point vous satisfaire.

Rassurez-vous, mon exécution ne vous restera que peu de temps sur le cœur.

Car bientôt vous repenserez à ma véritable personnalité, celle que je vous livre toute crue aujourd'hui.

Laissez-moi vous guider.

Il y a deux sortes d'hommes : ceux qui rêveront toute leur vie de faire le mal mais qui n'oseront jamais, comme vous Monsieur le Président ; ceux qui s'en sont découvert le courage, comme moi, PIERRE-FRANÇOIS LACENAIRE.

Je suis polymorphiquement pervers, avec un goût inné pour le dévergondage, véritable enfant de SADE et ulcère de l'Humanité. Ma joie est satanique. J'ai le vice et la perfidie dans la peau.

Mon libertinage, ma lubricité, ma profusion, ma cupidité et ma cruauté se manifestent d'abord graduellement et d'une façon clandestine, comme dans l'égaré de la jeunesse, et pourtant personne ne peut douter aujourd'hui, puisque je vous le clame haut et fort, que ces vices appartiennent davantage à mon caractère qu'à mon âge.

Je suis d'un naturel féroce, voire sanguinaire, qui se trahit dans les moindres choses comme dans les grandes.

Dans mes crimes, le moment le plus jouissif était de voir le visage de mes victimes lorsqu'elles crachaient leur dernier souffle.

Violer ou m'encanailler, telle est ma devise auprès des femmes. Egorger et détrousser, telle est ma devise auprès des hommes.

Je me complais dans le crime comme le serpent dans son venin, comme un ver dans un cadavre.

Regardez-moi sans indulgence, car je n'en connais pas. Elle est faite pour les faibles.

Avec LACENAIRE, on dépense de la charité pour rien. Seul LACENAIRE peut aider LACENAIRE.

Ce que j'ai tenté de mettre en place, tout au long de ces années d'errance, c'est ni plus ni moins qu'une métaphysique du crime. Car je suis tout à la fois le démon tentateur, le poète assassin, le précurseur du crime distingué, l'unique représentant de la grâce, de l'élégance et de l'atrocité du crime de sang. J'ai porté au rang d'art majeur l'assassinat de mon prochain. Je ne suis pas l'enfant ou le représentant du malin comme peuvent le penser ces grenouilles de bénitier que j'aperçois au fond de la salle d'audience, mais un artiste... du crime.

Je suis un véritable esthète du crime. Le dandy du crime résolu à devenir le fléau de l'humanité, un fléau car mon mépris pour la Société, ma haine viscérale de l'être humain et mon besoin de tuer ne s'expliquent pas, j'accomplis mes crimes pour rien, ou si plutôt... pour le plaisir.

Fausiaire en France, assassin en Italie, voleur à Paris, je méditais de sinistres projets contre la Société qui me refusait, non pas du pain, mais tout simplement un rang.

L'orateur que je suis, fait plus confiance à la mémoire de Messieurs les jurés qu'à celle de Messieurs les magistrats: ont-ils pu oublier que je revendique la mort? Mais si jamais cela devait leur sortir de l'esprit, je vous supplie, Monsieur le Président, d'user de votre crédit auprès d'eux pour qu'ils ne me condamnent pas aux travaux à perpétuité. Je m'y ennuierais.

Je vous demande la mort comme un dû!

Permettez-moi de convoler en justes noces avec ma fiancée: la guillotine, ainsi, mon pacte avec le diable sera enfin consommé.

Ce que je souhaite, c'est tirer ma révérence, en y mettant si possible, un peu d'éclat. Eh oui, messieurs, je n'ai égorgé que pour vous contraindre à achever mon suicide. Et je boirai la ciguë avec volupté.

Mon plus beau succès n'est-il pas celui d'avoir choisi ma mort ?

Car je veux mourir comme j'ai vécu, dans le sang et la violence.

Maître, me pardonneriez-vous d'avoir accaparé l'attention de la Cour ? Ce fut, je vous l'assure, bien malgré moi. Je vous ai voulu désigné d'office aux fins que vous ne puissiez faire preuve de trop d'ardeur dans la défense de ma cause. Mais j'eusse préféré de beaucoup laisser à votre talent toute la place qu'il mérite, mais vous vous rattraperez : rares, heureusement, sont ces procès où il n'y en a que pour l'accusé.

Mais, je vais vous faire plaisir, je me repens. Attention, soyons bien clairs, pas de mes crimes... Seulement de les avoir commis sans savoir qu'ils me priveraient de l'immense bonheur que j'ai découvert depuis : écrire !... Aussi, ne vous pressez pas de me donner l'absolution, attendez de m'avoir lu.

Mais certainement, la Société, après avoir mutilé mon corps voudra châtier mes pages écrites avec le sang de ma conscience.

Vous qui lirez ces Mémoires où le sang suinte à chaque page, vous qui ne les lirez que quand le bourreau aura essuyé le triangle de fer que j'aurais rougi, gardez en mémoire que la mort est inscrite dans ma réussite !

* * *

Monsieur le Premier Président,
Monsieur le Procureur Général,
Monsieur le Bâtonnier,
Mesdames, Messieurs,
Mes Chers Confrères,

Telle fut la vie de PIERRE-FRANÇOIS LACENAIRE, sans compromission, sans répit, sans haleine, sans aucun sentiment : un cri rauque et brutal, un cri de haine.

Méritait-il pour autant un tel châtiment ?

Malgré les évidences, malgré les suppliques, malgré les provocations, rien n'est moins sûr.

Ainsi que vous l'avez compris, la fiction, le fantasme, l'imaginaire, avaient largement pris le pas sur une existence misérable de criminel sans envergure.

LACENAIRE a orchestré un procès éclatant pour faire oublier et oublier lui-même la tristesse de son existence.

Mais la vie, et la mort, de PIERRE-FRANÇOIS LACENAIRE restent encore d'une criante actualité.

Enfant rejeté par son père, haï par sa mère, il a davantage été nourri qu'élevé. Ses valeurs ? L'instinct de survie. Le bien et le mal ? Des notions abstraites, tirées de livres poussiéreux, enseignés à la va-vite.

La vie de scélérat qui fut la sienne témoigne à la fois de cette absence de repères et de l'intelligence aiguë qui fut la sienne.

Dans le crime, il fut remarqué, dans une autre vie, il n'aurait pu être remarquable.

Le destin est une chose curieuse, qui, au gré de ses envies, de ses humeurs déplace les pions du grand échiquier.

PIERRE-FRANÇOIS LACENAIRE aurait pu naître autre et devenir, pourquoi pas, du fait de sa faconde, de son amour des mots, écrivain ou même avocat.

Nous restent aujourd'hui des écrits - remarquables - et sa réputation - insoutenable -.

Il est comme chacun de nous, fait de multiples facettes.

Il est comme ce mauvais garçon qui doit être défendu envers et contre tout.

Il est ce pourquoi, je suis fier de porter cette simple robe, symbole d'une perpétuelle main tendue.

Parce qu'une existence ne se résume pas à deux vies volées,

Parce qu'une existence ne se résume pas à un simple réquisitoire,

Parce que notre rôle est toujours d'y ajouter un plaidoyer,

Parce qu'aussi, sommeille en chacun de nous un peu de LACENAIRE,

Parce qu'aussi, le sublime, l'éclatant, le beau peut surgir du pire, donnons à l'inconnu, au mauvais garçon, au criminel endurci, un peu de temps, un peu d'attention,... et surtout... un peu de soi.